

Fiction

Number 102, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (102), 14–47.

fiction

Robert Littell

LÉGENDES

Trad. de l'américain
par Natalie Zimmermann
Flammarion Québec,
Montréal, 2005,
904 p. ; 29,95 \$

Le roman d'espionnage est un genre littéraire qui comporte un certain nombre de figures imposées. Un héros, le plus souvent mal dans sa peau, doit affronter, seul et au péril de sa vie, de puissantes organisations pour sauvegarder, finalement, les valeurs humanistes de l'Occident. Aux poursuites, pièges et autres violences s'ajoutent un brin d'amour et un peu de sexe. Si *Légendes* respecte toutes les règles, Robert Littell leur donne un tour fort habile.

Dans le monde de l'espionnage, une légende, c'est la couverture, l'identité fictive qu'adopte un espion pour infiltrer un milieu. Robert Littell ajoute une dimension astucieuse au mystère de ces êtres à tiroirs en affublant son héros du syndrome des personnalités multiples. Au départ, *Légendes* se présente donc comme un thriller psychologique : qui est vraiment l'ex-agent de la CIA Martin Odum, empêtré dans ses anciennes « légendes » ?

Mais très vite le roman bascule vers une intrigue plus « politique » lorsque l'ancien employeur d'Odum tente de le supprimer pour s'être lancé sur la piste d'un dangereux mafieux russe. Nous voilà alors engagés dans la résolution d'une double intrigue. Et comme si ce doublement n'était pas suffisant pour égarer le lecteur, Littell découpe son récit en différentes

strates, chacune résumant les hauts faits des légendes d'Odum.

Dans ce roman à coulisses où l'on passe d'une époque à une autre et d'un personnage à un autre, Littell réussit le tour de force de rester parfaitement clair et cohérent malgré la complexité de son intrigue. Bien écrit, bien documenté – l'auteur est un ancien journaliste du *Newsweek* –, *Légendes* nous introduit de façon très convaincante dans les méandres du terrorisme international.

Les règles du roman à énigme exigent une résolution de l'intrigue qui désarçonne le lecteur. À cet égard, *Légendes* pêche un peu par excès. Avec l'inévitable bluette qui va avec le genre, c'est le seul point faible de ce roman, par ailleurs palpitant.

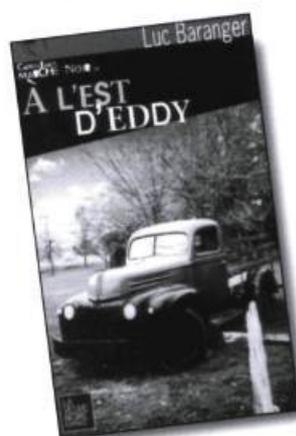
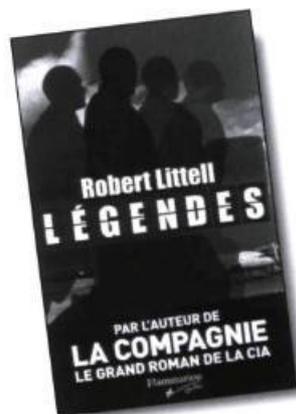
Yvon Poulin

Luc Baranger

À L'EST D'EDDY

La Veuve noire, Longueuil,
2005, 215 p. ; 16,95 \$

Confesser l'histoire et la contraindre aux aveux, voilà qui nourrit l'ambition de bien des enquêteurs, qu'ils soient journalistes ou romanciers. Assez peu parviennent à leurs fins, car les prédécesseurs ne furent pas toujours des incompetents ou des faussaires. Si Baranger réussit là où tant ne parviennent pas à ébranler les certitudes historiques, c'est qu'il a le génie de s'attaquer à des récits inoxydables ou à des légendes auxquelles le bon peuple s'est attaché d'irrévocable façon. Plus le récit est bétonné, plus il le ridiculise. On le lit en souriant, avec, pourtant, un doute ina-



vouable et croissant : « Et s'il avait raison... »

Si Hemingway avait eu besoin d'un doigt ami sur la gachette, son suicide ne serait que mythe. Si Billy the Kid avait survécu aux balles des justiciers et autres chasseurs de primes lancés à ses trousses, ne pourrait-il pas meubler tardivement les rêves de jeunes admiratrices ? Si Presley

avait évité de décéder au moment où il était bouffi et abruti d'amphétamines, ne pourrait-il pas, des décennies plus tard, participer à un concours d'imitateurs du King ? Et si James Dean, au lieu de ronger son frein et de surexciter sa moto lors des noces de celle qu'il aimait, se fâchait plutôt contre le garçon qui avait refusé ses avances, le veuvage de milliers d'admiratrices en larmes ne perdrait-il pas son sens ? Autant d'hypothèses farfelues que Luc Baranger se plaît à proposer à ceux et celles que les mythes granitiques privent des joies du doute.

L'écriture est musclée, raffinée, recherchée. Elle navigue entre le scepticisme souriant et le respect que mérite tout de même la mythologie. On prend autant de plaisir à savourer un style élégant et maîtrisé qu'à débusquer une certaine fragilité même au creux des réputations les mieux établies. Une série de réussites.

Laurent Laplante

Marie Normandin

MIRA ET**LES MIROIRS DU TEMPS**

Âme et lumière, Verchères,
2005, 245 p. ; 22,95 \$

Débutant en 1961, ce récit intime construit dans une langue simple et fraîche met en scène un micro-univers s'ouvrant à l'immensité des contes et des rêves. À travers le regard de Mira, fillette attirée par les voix de la sainteté, la famille Tranchemontagne épouse les cycles de la vie et de la mort communs à tous les humains. Voilà Tony le père, Norma la mère, la narratrice et sa sœur Sophie, Dieu-donné le petit frère. Il faut en outre compter, maintenant leur présence dans les interstices du temps, Gene et Joseph, deux siamois morts vingt-quatre heures après leur naissance,

puis... l'enfant à venir... D'autres aussi, comme la grand-mère de Mira, qui lui apprend à être témoin des effets sur elle et en elle de ses questionnements : « J'aime être en état de pourquoi », sait-elle, car cela lui permet de sentir en elle « une lame délicate qui fait céder les points de réalité un à un ».

D'où la puissance de l'imaginaire, la certitude qu'on ne peut exister que dans la perspective du désir de l'autre. D'où la présence du corps et de chaque sensation, la plus prégnante ou la plus floue, la plus proche et la plus lointaine. Chaque événement intérieur, quel qu'il soit, trouve ainsi sa fonction dans la magie et le merveilleux. Que l'on plonge avec les deux sœurs dans un catalogue Eaton alimentant les théories sexuelles infantiles ou qu'on les suive lorsque Dieudonné vient faire office de mort pour leurs cérémonies funèbres, le semblant (qui sait si le Père Noël existe *pour de vrai*?) règne en Maître. Ici, même un poste de télévision fermé peut stimuler la pensée et les phénomènes : « Est-ce que la matière, c'est quelque chose qu'on a en dedans de nous et qui cherche une ouverture pour sortir du corps ? », se demande Sophie, la sœur de Mira. Ça sort et ça rentre, le regard jusqu'au fond de soi et des autres, les yeux comme des couloirs donnant accès aux forêts du temps.

Or, une immense souffrance sourd, venue du fond des âges. Un accident de voiture dans lequel Mira perd toute sa famille et à partir duquel elle poursuit sa vie dans une absolue solitude. Le récit se renverse soudain, les jeux inscrivant une autre direction du voyage à travers les dimensions du drame. Mais Mira sait traverser les espaces de la douleur implacable sans se laisser submerger par eux. Il lui suffit de devenir dans son imaginaire pomme ou accordéon.

Michel Peterson

Nouvelles

Femme-boa, premier recueil de nouvelles de Camille Deslauriers, raconte seize histoires – reliées les unes aux autres par des événements, des personnages et des lieux qui touchent tous de près ou de loin la « femme peintre », une femme on ne peut plus excentrique – à la fois divertissantes et inspirantes. Adoptant tantôt le point de vue naïf de l'enfant, tantôt celui de l'adulte torturé, l'auteure plonge le lecteur dans un monde tout à fait insolite, dans un univers personnel empreint de tendresse. *Femme-boa* fait par ailleurs appel aux capacités créatives du lecteur de même qu'à sa sensibilité et le convie à un voyage aux confins de l'imaginaire.

Le recueil a de plus le mérite d'explorer divers thèmes fort présents chez l'Occidental du XXI^e siècle : du suicide à l'alcoolisme en passant par le deuil ; de l'utopie du bonheur instantané aux standards discutables de la beauté, lesquels peuvent devenir une obsession et mener à la folie. Et c'est avec une grande sensibilité et une certaine dose d'humour que Camille Deslauriers orchestre des intrigues brillamment ficelées. Dans ces histoires, place est aussi faite à l'art, à la création et à la musique. Bref, voilà un hymne à la différence et surtout un hymne à la vie, vie qui serait peut-être franchement plus agréable si l'on pouvait « [h]abiter dans le réel à temps partiel ». Chose

certaine, par le biais de rencontres à la fois opportunes et inopportunes et de fantasmes, par l'exploration de la solitude et de la peine, l'auteure dessine un merveilleux tableau de la vie de ceux qui sont et qui osent pleinement être différents.

Camille Deslauriers, une auteure de talent, propose ici un premier recueil de nouvelles au style travaillé. Soutenues par une écriture poétique, dotées de jeux de mots savoureux et de métaphores rafraîchissantes, les nouvelles présentées épousent fort bien la structure traditionnelle de la nouvelle. En somme, l'auteure réussit à conduire le lecteur bien au-delà de la réalité. Pour les amateurs du genre et pour tous ceux qui s'intéressent aux exercices de création, *Femme-boa* réussit le défi de transporter dans un monde fantastique, sensible, humain. La magie opère et tranquillement on bascule dans cet univers réconfortant, plein de fantaisie et d'images savoureuses.

Marie-Élaine Bourgeois

Camille Deslauriers

FEMME-BOA

L'instant même, Québec, 2005, 121 p. ; 16,95 \$

Mario Delgado-Aparain
et Luis Sepúlveda

LES PIRES CONTES
DES FRÈRES GRIM

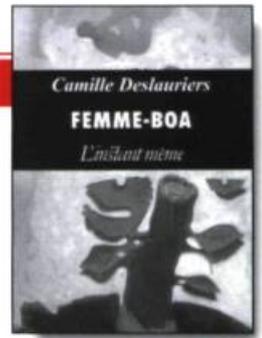
Trad. de l'espagnol
par Bertille Hausberg
et René Solis

Métailié, Paris, 2005,
189 p. ; 32,95 \$

L'idée paraissait prometteuse : un romancier chilien et un autre uruguayen inventent une correspondance, où deux chercheurs loufoques et passionnés, chacun dans son pays, échangent sur les pérégrinations de jumeaux, héros populaires de chansons grivoises et bêtes de cirques. Ces frères Grim, au cœur des recherches de nos deux éminents rats

de bibliothèque et cueilleurs d'histoires orales, sont surtout le moyen de tracer un portrait succulent des milieux populaires des deux pays. C'est certes une manière inventive de noter les ressemblances entre ces contrées, mais le mélange de lettres, d'anecdotes moqueuses, de verve débridée, d'écriture faussement érudite et d'inspiration universitaire, de notes de bas de pages sans pertinence et de glossaire caustique ne réussit pas à révéler une critique du travail universitaire. Non pas que cet exercice de style, auquel les auteurs semblent prendre plaisir, choisisse mal sa cible, mais la correspondance s'étire sans qu'émerge l'histoire des Grim. Au contraire, à mesure que l'échange épisto-

laire se développe, les mésaventures des facteurs qui livrent les lettres au péril de leur vie, des chercheurs confrontés à des conditions de travail exécrables et des personnages périphériques font écran à la biographie d'Abel et de Caïn Grim. Ceux-ci sont relégués aux marges de leur propre histoire et emmêlés dans les détails insignifiants auxquels les confinent les chercheurs. Ainsi, ce sont les dynamiques culturelles populaires chilienne et uruguayenne qui peinent à occuper la place qui leur revient. De même, toute la dimension mythique associée au nom des jumeaux est escamotée par l'accumulation de digressions. Au final, ce roman épistolaire, parodie d'édition savante d'un



fiction

échange érudit, se lit comme un récit irrévérencieux, à l'humour politisé, d'un siècle de cirque, de carnaval, de musique, de poésie improvisée, où devrait se révéler le dynamisme de peuples inventifs malgré les aléas de dictatures féroces. Sous le jeu littéraire de la parodie, c'est paradoxalement la force de l'invention qui s'exprime, n'y parvenant que par des détours.

Michel Nareau

Edward P. Jones
LE MONDE CONNU

Trad. de l'américain
par Nadine Gassie
Albin Michel, Paris, 2005,
516 p. ; 34,95 \$

Le monde connu aborde la question de l'esclavage aux États-Unis sous un angle tout à fait inédit : celui des Noirs propriétaires d'esclaves. Ce phénomène est en effet assez mal connu ou totalement ignoré du grand public. En proposant cette vision nouvelle du racisme, Edward P. Jones brosse également le portrait d'une société dont personne ne sort moralement indemne.

Le roman débute avec la mort d'Henry Townsend, un ancien esclave émancipé. Grâce à son ancien maître, William Robbins, Henry était devenu propriétaire d'une plantation et de quelques dizaines d'esclaves. À sa mort, Caldonia, sa femme, bien que tiraillée par des principes moraux, continuera vaillamment l'œuvre entreprise par son mari. Autour de l'histoire de ce couple, Jones développe plusieurs intrigues au centre desquelles gravitent des personnages qui portent chacun un rêve, une blessure, une destinée.

Il y a Moïse, l'esclave qui rêve de s'affranchir de sa condition

en épousant sa patronne. Il y a William Robbins, le maître implacable mais juste, profondément épris d'une femme noire et des enfants qu'il a eus d'elle. Il y a Fougère Elston, la Noire érudite qui initie à la connaissance les rejetons de la petite société de Noirs libres. Il y a le shérif John Skiffington, homme de Dieu et gardien acharné des principes de l'ordre esclavagiste. Bien d'autres destins sont aussi évoqués au fil des 500 pages du roman. Tous ces récits entremêlés tissent la chronique du Comté de Manchester, en Virginie-Occidentale, à la veille de la guerre de Sécession. C'est le « monde connu » auquel réfère le titre.

Évocation relativement sobre d'un temps de grande injustice,



le roman évite le double piège du pathos et des stéréotypes. Ce faisant, il élève le débat sur l'esclavage au-delà des conditions de sa manifestation historique. De cet univers où les victimes adoptent le point de vue des bourreaux et où les bourreaux éprouvent souvent une réelle

affection pour leurs victimes, Jones révèle la fragilité de la rectitude du cœur humain et la banalité du mal.

La multiplicité des points de vue qui fait la richesse de ce roman contribue également à créer chez le lecteur un certain sentiment de dispersion. Toutefois, cette impression est rachetée par la sensibilité avec laquelle Jones peint ses personnages et par l'ampleur de sa vision du monde. *Le monde connu* est un livre tout à fait remarquable. Le lecteur que n'effraie pas la plongée dans les univers tragiques y trouvera de quoi nourrir son intérêt et sa réflexion. *Le monde connu* s'est vu attribuer, en 2004, le prix Pulitzer et le National Book Critics Circle Award.

Yvon Poulin

Raduan Nassar
CHEMINS

Trad. du portugais
par Henri Raillard
Gallimard, Paris, 2005,
113 p. ; 19,95 \$

Né de parents libanais à Pindorama, dans l'État de São Paulo, Raduan Nassar, après avoir entrepris des études en sciences, décide pour notre bonheur de se consacrer à la littérature et à la philosophie. Au début des années 1960, il écrit son premier conte et voyage au Québec (à Matane !), aux États-Unis et en Allemagne. Il rentre au Brésil après le coup d'État militaire de mars 1964 puis, avec ses frères, fonde en 1967 le *Jornal do Bairro*. Lecteur assidu du Nouveau Testament et du Coran, Nassar publie des romans (*Lavoura arcaica* remporte en 1976 les prestigieux prix Coelho Neto et Jabuti) ainsi que des contes, *Un verre de colère* et *La maison de la mémoire* ayant été réunis en un seul volume chez Gallimard (1985).

Chemins réunit cette fois six nouvelles dont une, « Le vieux »,

Sylvie Massicotte
ON NE REGARDE PAS LES GENS COMME ÇA
Nouvelles
103 pages ; 14,95 \$

Sylvie Massicotte
VOYAGES ET AUTRES DÉPLACEMENTS
Nouvelles
121 pages ; 14,95 \$

LE CRI DES COQUILLAGES
Nouvelles • Format poche
144 pages ; 10,95 \$

L'ŒIL DE VERRE
Nouvelles • Format poche
119 pages ; 10,95 \$

SYLVIE MASSICOTTE
L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

Credit photo: Véro Boncompagni

avait déjà été retenue dans *Des nouvelles du Brésil, 1945-1988* (Métaillé, 1998). La première nouvelle du recueil, rédigée au début des années 1960 et demeurée inédite jusqu'en 1994, nous fait suivre le trajet dans la rue d'une fillette va-nu-pieds à travers l'extrême colère du monde. Elle y observe parmi d'autres – plutôt qu'elle ne les y rencontre – le gigantesque pénis d'un cheval, le barbier, l'institutrice folle dona Eudóxia, Zé-la-paille l'idiot invectivant Getúlio Vargas, un ivrogne, la vieille dona Engrácia, l'artisan Tio-Nilo dans sa sellerie et un collégien obscène. Une écriture littéraire par laquelle les choses se découvrent telles qu'elles sont pour plonger dans l'insondable immédiat des rapports humains, fous de violence et de chair, ce pour quoi tout la conduit sans qu'elle le sache à contempler dans le petit miroir de son père cocu

Loco Locass

Superbement conçu, *Poids plume* poursuit le travail amorcé chez Coronet Liv avec *Manifestif* en incarnant les chansons du groupe Loco Locass sous forme de bouquin. On peut y constater avec volupté l'arsenal de tropes et la complexité des réseaux sonores contenus dans les albums *In vivo* et *Amour oral*, où l'équilibre entre le message et l'expression est nettement supérieur à la moyenne de ce qui se fait actuellement en matière de rap et de chanson francophone. La qualité des textes est de plus appuyée par un joli assortiment d'illustrations signées Alain Reno et par des photographies tirées de spectacles et de sessions d'enregistrement, ce qui ne saurait manquer de ravir les amateurs du groupe. Par contre, comme c'est en général le cas dans ce genre de transposition, les mots seuls ne parviennent pas tout à fait à combler le vide laissé par la musique, et ce, malgré une inventivité verbale peu commune. Il est donc préférable d'être minimalement initié au

phénomène musical et scénique pour bien profiter de cet objet, qui n'a cependant rien d'une manœuvre opportuniste. Outre ses multiples références littéraires, l'ouvrage bénéficie d'une brève préface du docteur en philologie Alain Thernes, ce qui, avec l'appui des éditions Fides, consolide l'entreprise de consécration culturelle du rap francophone qui caractérise Loco Locass. Reste à voir – alors que l'esthétique tend maintenant chez le trio à égaler le polémique – si l'esprit du groupe survivra à ses références souverainistes, ou s'il pourra se renouveler.

Thierry Bissonnette

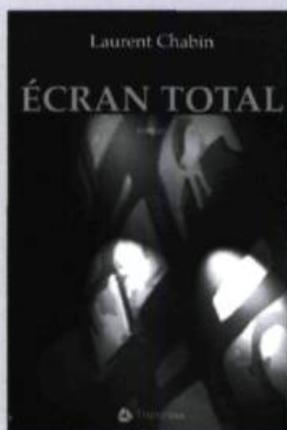
Loco Locass
POIDS PLUME
Fides, Montréal, 2005, 128 p. ; 24,95 \$



Triptyque

NOUVEAUTÉS DE LA RENTRÉE 2006

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



LAURENT CHABIN
Écran total
roman, 104 p., 18 \$

Inondé par les images télévisuelles violentes, exposé à des horreurs qui se déroulent loin de sa maison de banlieue, le Nord-Américain n'a qu'une perception décalée et stupidement abstraite de la réalité. Le narrateur d'*Écran total*, en arrive à délirer sur le spectacle cruel que la télé lui présente indifféremment. Il tente bien de s'insurger, mais, petit à petit, pénètre dans la tête des psychopathes qui lui sont présentés à grands coups d'audimat. Les images prennent alors toute la place, et le monde devient réellement virtuel...



CARMEN STRANO
Le cavalier bleu
roman, 251 p., 20 \$

Septembre 1938, du vieux château de Hochburg. Les dirigeants nazis festoient dans les salons. Le scénariste Paul Stern est convié à venir y passer quelques jours en compagnie de sa sœur. Paul, qui déteste le régime, se trouve confronté à son vieil ennemi Julius Hepp, un décorateur brutal et fanatique. Attirant bien malgré lui l'attention de Goebbels, Paul ne pourra alors compter que sur son amour pour l'art et sur l'appui de son amie Viola pour se tirer du piège dangereux dans lequel il est tombé...



DIANE JACOB
Le vertige de David
roman, 154 p., 19 \$

« Si le premier roman de Diane Jacob porte sur le dédoublement de la personnalité et soulève la délicate question de l'identité, il se veut avant tout un hommage au poète Abraham Moses Klein et à tous ceux qui, par leurs mots et leur gourmandise d'esthète, refusent d'aplatir le réel et l'imaginaire et mettent de la beauté et du rêve dans nos vies. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*



JEAN FOREST
Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois
essai, 186 p., 23 \$

Cet ouvrage tente de dégager les voies politiques et économiques empruntées par l'anglais après 1763 dans notre société paysanne, de même que les mécanismes linguistiques que la révolution industrielle et l'exode rural du XIX^e siècle allaient exploiter dramatiquement. Que faire ? Pouvons-nous aujourd'hui envisager une riposte susceptible de tenir cette invasion en échec et même de la refouler à l'aide d'un effort concerté dont l'école serait le véhicule efficace ?

fiction

« son sexe encadré ». Hyperréaliste et minimaliste, l'écriture des autres textes l'est tout autant, comme quand Nassar, dans « Avant l'aube », explore la tragédie d'un couple ou consigne ailleurs l'angoisse et l'amertume d'un vieil homme que personne ne respecte, pas même sa femme. Partout, à chaque tournant de ce livre règne « un climat silencieux d'attente ». Et c'est bien là, en ce suspens, que se dévoile l'extrême folie des êtres, personnage au fond central de ces textes-météorites.

Michel Peterson

Giorgio Todde
LA PEUR ET LA CHAIR

Trad. de l'italien
par Vincent Raynaud
Albin Michel, Paris, 2005,
267 p. ; 26,95 \$

Giorgio Todde ne perd pas de temps, il démarre en grand et nous amène où il veut. L'œuvre est parfaite, tout comme la traduction de Vincent Raynaud. On suit Gedde de bon gré en dévorant ce qu'il nous laisse entrevoir avec un appétit féroce. C'est un polar, pas de doute : un pêcheur découvre le cadavre de l'avocat Giovanni Laconi sur le bord de mer. Tout part de là. Et ce ne sera pas le seul cadavre. Sur la scène, des policiers, des avocats, des témoins, un appareil de justice, un juge... mais c'est un polar pas comme les autres. Ce que relève Gedde vient d'un autre temps et d'un autre espace.

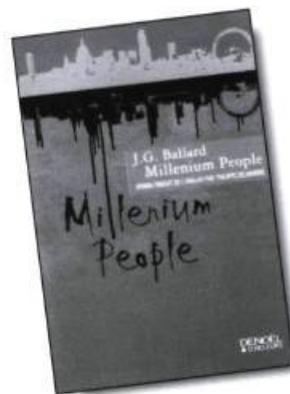
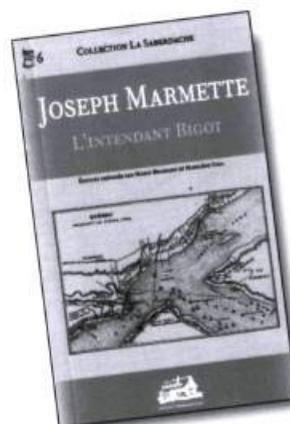
C'est une tragédie grecque. Les humains y sont plus grands que nature ; la Sardaigne, terre dure, sèche, est le lieu de multiples maléfices et source de désagrégation, de déliquescence ; il y a Cagliari, mais « la chaleur du désert passe sur la ville et la lézarde ». Le monde est à son

commencement ou quelque chose s'est bloqué dans le mécanisme de la vie.

Il y a là une fatalité qui pèse sur tout et sur tous, comme si les dieux anciens régnaient encore sur cette terre insulaire où rien n'a bougé depuis de longs siècles. Il y a aussi un héros, Efisio Marini, un médecin qui s'occupe de la pétrification des corps. Le couple qu'il forme avec Carmina se désagrège à mesure qu'il expérimente la vertu des sels sur les cadavres et qu'il cherche une vérité, évanescence comme un soupçon. À ses côtés, le commandant Belasco, honnête homme, conduit l'enquête et le juge Marchi applique les lois avec intelligence et bon sens. Ils essaient de tenir le monde à bout de bras. Autour d'eux, des personnages grouillent comme des vers dans la matière, se percutent, se brisent et, parfois, meurent. On pourrait ajouter qu'il y a une héroïne, la drogue, cet opium venu d'Afrique, qui altère les pensées, ramollit les cerveaux et ravage la ville.

C'est un roman extrêmement inquiétant, plus que tous les polars, parce qu'il n'y a aucun répit, aucune porte de sortie vers le soleil ou l'espoir. Roman de la fatalité et du roc, âpre et sanginaire ; roman de l'absence d'un au-delà consolateur. Le dieu chrétien est quasi absent sur cette terre chrétienne. Les humains sont laissés à eux-mêmes, abandonnés, dirait-on, dans le champ de tous les péchés. Ce qui n'empêche pas, maigre consolation, d'y rencontrer des êtres bons et honnêtes à la recherche de justice. Leur quête, toutefois, les déchire jusqu'à ce qu'apparaisse, soudaine et suprême, sur un promontoire du bord de mer, une « lumière parfaite ».

Richard Desgagné



Joseph Marmette
L'INTENDANT BIGOT
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
2005, 466 p. ; 24,95 \$

D'abord publié en feuilleton dans *L'Opinion publique* de Montréal en 1871, *L'intendant Bigot* est le troisième roman historique de Joseph Marmette. Il porte essentiellement sur la campagne militaire de 1759 en Nouvelle-France.

En mettant au premier plan le personnage éponyme et ses exactions, le romancier ne craint pas de passer la plume à l'historien pour citer, en plein récit, les documents d'archives sur lesquels il s'appuie. Il se permet toutefois certaines libertés avec l'histoire, notamment en chargeant Bigot d'une trahison qui décide du sort de la colonie. À la dimension historique de base, Joseph Marmette ajoute une intrigue amoureuse exposant, d'une part, la liaison adultère de l'intendant avec Madame Péan et, d'autre part, la conduite droite et intrépide du lieutenant Raoul de Beaulac et de sa fiancée Berthe de Rochebrune, dont la pudeur est constamment attaquée par le violent désir du même Bigot.

Ce court résumé laisse déjà subodorer les reproches qu'une critique ultramontaine chatouilleuse n'a pas manqué de formuler au nom de la morale. La dimension historique, quant à elle, a su rencontrer les préoccupations patriotiques chères au Québec du XIX^e siècle.

L'intendant Bigot relève par ailleurs aussi du roman d'aventures. On y retrouve en effet plusieurs des nombreuses caractéristiques diégétiques (de l'ordre de l'anecdote du récit) et narratives communes au genre, en France, particulièrement chez les feuilletonistes à succès Eugène Sue, Frédéric Soulié et Alexandre Dumas : enlèvements, poursuites, embuscades, évanouissements, pressentiments, complots, rencontres inattendues, conversations surprises, intervention du hasard..., y compris le « miracle » de la « résurrection » de Berthe, que la « catalepsie » avait d'abord donnée pour morte. Le tout baigne dans un cadre fortement manichéen où le narrateur porte un jugement sur ses personnages et où, à la fin, le mal est puni et le bien récompensé. On peut même inclure au tableau une dimension gothique,

illustrée par des spectres, des souterrains humides à mécanisme d'ouverture secret et des morts horribles. Sur le plan rhétorico-narratif, on note de même le recours à la parabase (intervention de l'auteur dans le texte et interpellation du lecteur), au métarécit (récit dans le récit), à l'analepse (retour en arrière), à la prolepse (révélation par anticipation ou projection)... *L'intendant Bigot* est somme toute bien de son temps.

La réédition de 2005 est toutefois livrée avec un appareil d'accompagnement qui, pour n'être pas sans mérite, n'en demeure pas moins sommaire.

Jean-Guy Hudon

J.G. Ballard
MILLENNIUM PEOPLE
Trad. de l'anglais
par Philippe Delamarre
 Denoël, Paris, 2005,
 367 p. ; 39,95 \$

Imaginez les habitants d'Outremont se révoltant un beau jour contre leur situation sociale, leur mode de vie et la civilisation qui les permet. C'est le point de départ joyeusement invraisemblable du dernier roman de J.G. Ballard, *Millennium People*, où les lecteurs retrouveront avec plaisir l'atmosphère à la fois glauque et branchée qui avait fait le succès de *Crash* et du film qu'en avait tiré David Cronenberg. Ici encore, en effet, il s'agit de mettre en scène quelques-uns des « mythes d'un futur proche », pour reprendre le titre d'un autre texte de l'auteur.

Lorsque le docteur David Markham, psychologue, apprend que son ex-femme vient de mourir dans un attentat à Heathrow, il se sent presque malgré lui poussé à en savoir plus. Commence alors pour lui une quête qui lui fera rencontrer de fort improbables révolutionnaires dans la personne d'un

Prix Médicis 2005

Le narrateur de *Fuir* effectue une sorte de « voyage d'agrément » en Chine ; il voyage sans Marie, restée en France, personnage dont il était déjà question dans *Faire l'amour* (2002), le roman précédent de Jean-Philippe Toussaint. *Faire l'amour* racontait la difficile rupture du narrateur avec Marie. Accompagnant celle-ci à Tokyo pour une exposition, le narrateur finissait par fuir à Kyoto. Il s'agissait d'un roman à l'atmosphère quelque peu hallucinée, où le narrateur restait sous l'emprise d'une relation amoureuse devenue aliénante. Il ne semble pas que les choses aient beaucoup changé avec *Fuir*. Si cette fois-ci le narrateur voyage sans Marie, il y reste lié par Zhang Xiangzhi, une relation d'affaires de Marie qui l'accueille à son arrivée à Shanghai. Sitôt en Chine, le narrateur reçoit du Chinois un téléphone portable pour que Marie puisse au besoin le rejoindre. Le portable suffit à l'angoisser. Lors d'un vernissage, le narrateur fait la rencontre de Li Qi, qu'on comprendra plus tard être la femme ou la maîtresse de Zhang Xiangzhi. Une sorte de complicité s'établit instantanément entre le narrateur et Li Qi ; croyant ensuite faire un petit voyage seul avec Li Qi à Pékin, le narrateur est étonné de retrouver Zhang Xiangzhi. Néanmoins, à la faveur de la nuit, le narrateur et Li Qi se rejoignent dans l'espace exigu du cabinet de toilette du wagon de train qui les conduit à Pékin. À ce moment précis, le narrateur reçoit un coup de téléphone de Marie, qui lui annonce la mort de son père. La vie du narrateur bascule à ce moment. La mort du père de Marie le laisse affectivement complètement démuné. Il prend l'avion pour l'Italie, son arrivée coïncidant avec

l'enterrement. Les retrouvailles seront tendues et silencieuses.

Le roman se raconte difficilement, tout l'art de Toussaint étant dans cette manière bien à lui de créer des situations ambiguës, de les faire voir sous un éclairage inquiétant et trouble. L'angoisse qu'on y respire, l'inattendu à la fois étrange et quotidien des événements, le contraste entre l'extrême réception émotive du narrateur et une écriture très minutieuse par la syntaxe et maniaque dans l'observation des détails, tout cela fait que nous avons toujours l'impression d'être dans un univers décalé, de circuler dans une ambiance proprement de décalage horaire, où les choses s'imposent avec une acuité particulière aux yeux d'un personnage épuisé, désorienté en outre par les signes d'une langue et d'une culture étrangères. Le héros semble ainsi se situer « en marge », « à côté de ». En marge du pays, de la relation amoureuse, de la vie, donc toujours foncièrement en fuite, malgré une volonté d'habiter le réel *ici et maintenant*. C'est la griffe séduisante de l'univers littéraire de Jean-Philippe Toussaint, qui une fois de plus revendique, avec *Fuir*, l'une des toutes premières places dans l'écriture du roman contemporain.

François Ouellet

Jean-Philippe Toussaint
FUIR
 Minuit, Paris, 2005, 186 p. ; 25,95 \$

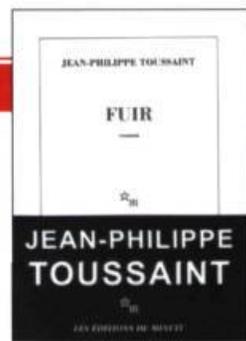
pédiatre allumé, d'un prêtre motard et d'une professeuse de cinéma à l'université. Devenu l'amant de celle-ci, il se retrouvera au cœur de l'insurrection qui secoue la marina de Chelsea ; la classe moyenne aisée qui la peuple ne supporte plus ce qu'elle est devenue : des architectes, des dentistes, des femmes chics érigent des barricades, tandis que de mystérieux terroristes plus ou moins cachés parmi eux mettent le feu à la cinémathèque et font sauter la statue de...

Peter Pan ! Mais le maelström de violence qui engouffre Markham n'est pas que dérisoire, une dimension tragique est inextricablement mêlée à ses aspects comiques : c'est ainsi qu'une brave présentatrice de télévision se fera assassiner, dans un geste qui n'est pas sans rappeler le meurtre sans raison érigé par André Breton au rang d'acte surréaliste par excellence ou encore l'acte gratuit gidien tel que l'illustrait *Les caves du Vatican*.

On pourrait aussi voir dans cet étonnant roman une relecture mi-ironique mi-sérieuse des *Possédés* de Dostoïevski, car le terrorisme est présenté ici comme un mal qui ronge l'intérieur même de la société britannique plutôt qu'une menace extérieure.

J.G. Ballard est décidément, avec Michel Houellebecq et Bret Easton Ellis, un des observateurs les plus perspicaces de la pathologie généralisée qu'est devenue la civilisation occidentale.

Jean-Pierre Vidal



fiction

Thierry Dimanche
À CEUX QUI SONT DANS
LA TRIBULATION
 L'Hexagone, Montréal, 2004,
 142 p. ; 16,95 \$

DE L'ABSINTHE AU THÉ VERT
 L'Hexagone, Montréal, 2005,
 99 p. ; 14,95 \$

À ceux qui sont dans la tribulation nous ouvre la porte sur l'univers de Thierry Dimanche grâce à une « Petite grammaire du chaos ». Cette « grammaire », sous forme d'articles numérotés de 3 à 3023308 (n'ayez crainte, certains articles manquent), apparaît comme *une note aux lecteurs*. Les textes commencent souvent par « À ceux qui... » et couvrent un vaste spectre de destinataires. C'est la recherche formelle qui frappe en premier lieu – avant même la lecture. Les textes sont presque tous désalignés, décentrés : déjantés. Mais, comme Dimanche a fait ses lectures, on est rapidement entraîné dans les univers parallèles, les univers souches de sa poésie, par les nombreuses citations et apartés. C'est ainsi, sans grande surprise, qu'on retrouve Apollinaire (vers qui l'attraction est très forte), Gaudin, Rimbaud, mais aussi Leonard Cohen, Tim Buckley, André Frénaud, la Bible, etc. Lorsqu'il ne cite pas, il réfère directement : « Pendant que / les poètes / rêvent / de tirer / dans la foule / c'est toujours / Breton qui branle / les arbustes / à grenades / de la / publicité ». Des photographies de champignons séparent les textes, surtout en fin de recueil, alors que Dimanche cherche « le poème qui tue », qu'il écrit « the fastest poem alive » et, introspectif, exprime vouloir « 1- écrire sans s'enfermer /

2- vivre sans perdre la lettre / 3- vaporiser le nom pour le gagner / 4- s'acharner à ne plus vouloir / 5- accumuler les pertes / 6- soustraire lecture sur lecture ».

Dans *De l'absinthe au thé vert*, Thierry Dimanche, fidèle à lui-même, s'adresse au lecteur et démarre en lion en citant « G. de N. ». Encore ici, on retrouve des jeux de formes, des oppositions, de l'écriture automatique et... des photographies de champignons. Ici aussi, Dimanche démontre son talent pour la formule : « Quelques poèmes derrière la cravate / et puis je suis à vous ». Bien que d'un intérêt inégal – parfois la forme cache le fond –, les poèmes de Thierry Dimanche appellent à la lecture.

Sylvain Marois

Jean Bédard
LA FEMME
AUX TROIS DÉSERTS
 VLB, Montréal, 2005,
 254 p. ; 24,95 \$

Ce roman construit aux frontières de l'histoire et du mysticisme appartient à l'autre versant de l'œuvre de Jean Bédard : d'un côté, de grandes figures telles que Nicolas de Cues ou Maître Eckhart ; de l'autre, des destins apparemment plus modestes, mais lourds eux aussi de questionnements essentiels. Les noms, aussi bien ceux des humains que ceux des navires ou des lieux, indiquent ici clairement que l'œil doit dépasser l'apparence des choses. Si le bateau s'appelle *Devil Boat*, la fillette qui survivra à son naufrage portera le beau nom de différents déserts.

La transition s'effectue de Londres à la côte étatsunienne,



au moment où l'esclavage, malgré certaines abolitions officielles, étale encore ses horreurs et ses promesses des deux côtés de l'océan. Petite Liberté, astucieuse, profitera du flou de son naufrage pour se faufiler dans la classe sociale des nantis. Elle ne prendra que lentement conscience des souffrances qui entourent et fondent son confort personnel. Plus lentement encore, elle

comprendra qu'elle appartient au monde du marteau et que les esclaves de son riche époux servent d'enclume. En arrive-t-elle enfin au terme de ses déserts ? Pas encore, car elle est sans défense devant les roueries des possédants qui la manipulent et se rient de ses naïvetés. Ses bons sentiments ne profitent guère à ceux qu'elle voudrait aider, mais dont elle provoque la perte à force de maladresse. Un moment, elle tiendra dans ses mains les armes qui pourraient liquider les exploitants, mais elle s'abstiendra finalement d'opposer la violence à la violence. Ne lui restera alors que la rédemption par l'amour, le don, l'élévation. « Le désert est universel et une chaloupe lie tous les mondes. » La femme aura offert et espéré son rachat.

Jean Bédard ne se prive pas de condamner la voracité qui multiplie les déserts et fait disparaître toutes les races aux pouvoirs limités. Il s'abstient cependant de tout ramener à l'affrontement. La liberté se conquiert et se défend par d'autres moyens. L'écriture elle-même, adaptée à ce plaidoyer, est nerveuse, originale, parfois délinquante. Ainsi, cette phrase étrange et belle : « Leur main tremblait l'une dans l'autre ». Bédard exige beaucoup, mais il récompense.

Laurent Laplante

Pierre Péju
LE RIRE DE L'OGRE
 Gallimard, Paris, 2005,
 307 p. ; 33,95 \$

L'ogre, l'être imaginaire par excellence, celui par qui le malheur arrive... un être surdimensionné à l'appétit féroce, se nourrissant de chair humaine et affichant un goût marqué pour celle, rose et tendre, des petits enfants. Ainsi, l'histoire de Pierre Péju s'ouvre sur un conte qui ne présage rien de bon.

À l'été 1963, à l'occasion d'un séjour à Kehlstein, un adolescent français, Paul, rencontre une jeune Allemande, Clara. Le séjour est bref, certes, mais l'événement sera marquant dans la vie des deux jeunes.

Paul ne sort jamais sans ses pages blanches et son crayon ; il ne croque ni visages familiers ni paysages. « Sous la mine de plomb surgissent des visages fantastiques, creusés, échevelés, ou des corps bizarres aux membres comme des branches. » Clara, elle, serre constamment sa caméra contre elle. « Ma caméra me suit partout [...]. Elle voit ce que mes yeux ne voient pas. » Voilà deux enfants d'après-guerre qui se croiseront tout au long de leur vie, deux destins qui prolongeront ceux de la génération de leurs parents, durablement marqués par la guerre.

Pierre Péju nous raconte avec finesse et sensibilité une autre tourmente, celle de deux artistes en quête de sens face à l'irréparable, deux êtres marqués par les cicatrices d'un autre temps et qui tentent de se dépêtrer d'un passé encore trop présent afin d'éviter le retour du même. Jusqu'au terme de leur vie, la sculpture et la photographie demeureront pour Paul et Clara une tentative de partage, comme tous les arts : lui statufie à grands coups dans la pierre et le métal la douleur innommable alors qu'elle immortalise sur papier glacé les visages qu'elle traque dans le viseur de sa caméra, ces visages qui montrent la peur, la souffrance devant une mort imminente.

Une fin magnifique vient clore cette histoire de guerre, de trahison et d'amour.

Sylvie Trottier

Maryse Rouy
LES JARDINS D'AURALIE
Québec Amérique, Montréal,
2005, 237 p. ; 24,95 \$

Maryse Rouy, auteure connue pour sa passion du Moyen Âge français – elle a été primée en 2003 pour son polar *Au nom de Compostelle* –, propose au lecteur une saga historique. Cette fois le récit met en scène une jeune fille, Auralie, élevée par son oncle Esquieu, éminent médecin qui souhaite noblement transmettre son savoir à sa nièce afin que celle-ci puisse à son tour pratiquer et enseigner la médecine. Or se pose rapidement, au sein des confrères praticiens de la ville de Montpellier, le problème du « sexe » de l'étudiante : « Une femme ! A-t-on déjà entendu une idée plus folle que celle-là ? Une femme exercer et enseigner la médecine ! » Sur ces bases s'amorce l'histoire d'Auralie, jeune fille modèle d'une curiosité intellectuelle inouïe, qui tour à tour aura à affronter plusieurs obstacles : suivre les enseignements de savants misogynes, faire face à des compagnons d'études envieux et prêts à tout pour la déloger. Bref, Auralie ne sait et ne peut que se tourner vers ses deux passions, c'est-à-dire ses études et son jardin de fleurs... Jusqu'à ce qu'un étranger, Thibaut, arrive à Montpellier pour y effectuer un stage auprès d'Esquieu. Agissant d'abord comme mentor auprès de la jeune fille – les deux étudiants profitent du temps de repos pour discuter et disserter –, Thibaut se forge peu à peu une place dans le cœur d'Auralie. Et au fil du récit s'ébauche un parallèle entre les célèbres personnages d'Abélard et d'Héloïse



(dont la protagoniste accepte de traduire les lettres pour une comtesse) et Auralie et Thibaut.

Pour les fervents de romans historiques, celui qu'offre Maryse Rouy constitue encore une fois un excellent divertissement. L'auteure maîtrise manifestement son histoire et soulève des thématiques qui rejoignent le lecteur. En effet, la perspective féminine adoptée tend à pro-

voquer quelque peu ce dernier. Et il apparaît pertinent, tant pour l'auteure que pour le lecteur, de se transporter dans l'époque mise en scène, question de replacer les données dans leur perspective. Cela aide en outre à mieux apprécier le chemin parcouru depuis ces temps moyen-âgeux. En somme, l'intrigue, bien menée, et l'écriture d'un style concis et structuré assurent une bonne compréhension de la période qui sous-tend l'histoire d'Auralie, le femme savante.

Marie-Élaine Bourgeois

Véronique Marcotte
LES REVOLVERS SONT DES CHOSES QUI ARRIVENT
XYZ, Montréal, 2005,
124 p. ; 18 \$

Il arrive parfois que des œuvres naissent de faits divers. C'est le cas du second roman de Véronique Marcotte, *Les revolvers sont des choses qui arrivent*. Apprenant qu'une adolescente dépressive et psychotique aurait assassiné sa mère « pour exaucer son vœu » (la maman avait un jour exprimé à sa fille son désir de mourir heureuse, dans son sommeil), l'auteure d'origine trifluvienne s'est sentie interpellée et a choisi de raconter une histoire mettant en scène une jeune femme coupable de matricide.

Véronique Marcotte donne ainsi vie à Arrielle, une adolescente de dix-sept ans qui, à la suite du meurtre de sa mère et de son acquittement pour aliénation mentale, « habite un hôpital psychiatrique ». Évoluant dans un univers où le blanc est omniprésent, Arrielle se sent enfermée : entre quatre murs, certes, mais aussi dans ce qui lui « fait le plus peur », c'est-à-dire son corps, enveloppe à l'apparence adulte qui semble bien inadéquate à celle qui veut demeurer une enfant, petite, fragile, naïve.

Recluse depuis plusieurs mois, Arrielle garde le silence, écoute la plupart des gens avec indifférence, et tire ses propres conclusions. « Le geste que j'ai posé n'a pas été *impulsif*, ma mère n'est pas une *victime* mais plutôt une *exaucée*, et je n'ai jamais eu le *choix* de mon acte. » Selon l'adolescente nouvellement devenue majeure, c'est à Nicolas, son grand frère, que la mère a confié son désir de mourir heureuse, et c'est sur les conseils de son aîné qu'elle a posé le geste fatal, convaincue d'accomplir ainsi la volonté de celle pour qui elle éprouvait « un amour inconditionnel ».

Véronique Marcotte, qui anime des ateliers d'écriture auprès des personnes marginales, s'intéresse à l'univers de la santé mentale depuis plusieurs années. Avec *Les revolvers sont des choses qui arrivent*, elle livre une œuvre difficile mais réussie, qui se présente comme une étude maîtrisée d'un cas bien particulier.

Véronique Pepin

Jean d'Ormesson
UNE FÊTE EN LARMES
Robert Laffont, Paris, 2005,
346 p. ; 29,95 \$

« L'envie d'écrire un livre a précédé de loin l'idée du livre à écrire. J'avais envie d'écrire, mais je ne savais pas quoi. »

C'est le narrateur qui fait cette confidence à la jeune journaliste venue l'interviewer. Il parle de ses premières velléités d'écrivain, au lointain temps de sa jeunesse. Pourtant, on dirait que c'est toute la genèse du livre de Jean d'Ormesson lui-même qui est dans cette phrase. En effet, pendant plus de trois cents pages, l'écrivain (personnage principal et narrateur du roman, mais dont les traits biographiques épousent étroitement ceux de d'Ormesson) répondra aux questions plus ou moins suivies de la

Policier

Comme elle en a presque pris l'habitude, Chrystine Brouillet laisse la société insérer dans son polar les inquiétudes qui affleurent dans l'actualité. Puisque la prostitution juvénile et le tourisme sexuel titillent les médias d'aujourd'hui, le sinistre personnage autour duquel s'articule ce substantiel bouquin paie tribut à ces déviations. Il aime la chair fraîche au point d'ancrer ses entreprises dans des pays où l'exploitation des mineures passe par pertes et profits et de choisir comme épouse une femme aux traits de jeune fleur. De même, l'erreur judiciaire, qui accable toujours davantage notre conscience moderne, plane sur tout le récit comme un nuage empoisonné. Facilité permise par un métier trop sûr ? Ce serait le cas si l'intrigue exploitait sans vergogne et sans risque les soucis ambiants. L'accusation porte à faux quand l'auteure ose inverser le pari et situer les crimes au creux d'époques qui n'en parlaient guère. C'est le cas ici : l'évocation de crimes odieusement modernes est proposée à un auditoire de 2005-2006, mais le décor, lui, date d'une bonne quarantaine d'années. Il faut le doigté de Chrystine Brouillet pour éviter que les vices d'aujourd'hui fassent figures d'anachronismes.

L'art, avec lequel Chrystine Brouillet entretient depuis quelque temps une empathie

particulière, occupe dans ce roman une place de premier plan. L'auteure parle perspectives, couleurs, écotes, cela sans prétention, avec sensibilité et ce que je qualifierais modestement de la justesse. On ne sait trop si le Musée des beaux-arts du Québec avait sollicité la plume de Chrystine Brouillet en raison de cette compétence particulière ou si c'est à la collaboration entre la romancière et le Musée que l'on doit cet enrichissement du récit policier. Chose certaine, la rencontre est heureuse.

Un nouvel enquêteur prend ici du service. Plusieurs s'étonneront de ce que Maud Graham quitte le décor. Pour qu'ils pardonnent à l'auteure cette « trahison », il faudra que Frédéric Fontaine devienne, au cours des prochaines intrigues, une présence nettement plus convaincante.

Laurent Laplante

Chrystine Brouillet
ROUGE SECRET
Boréal, Montréal, 2005, 503 p. ; 25,95 \$



journaliste, d'abord ennuyé par elle, niant tout intérêt à l'exercice, puis prenant goût progressivement à sa présence, à cet échange, mais continuant d'en dénoncer la vanité. « Nous parlons toujours trop. J'ai trop parlé depuis ce matin », déclare-t-il vers la fin de cette entrevue-fléuve qui durera finalement plus de huit heures.

Vanité, vacuité, oui, mais au fond, c'est toute l'histoire d'une vie qui se déroule sous nos yeux, à bâtons rompus, une vie qui en vaut bien une autre, avec quelques amours, beaucoup de voyages, une grande pudeur, un gouffre d'érudition et une profonde conscience de ses origines (nobles). Rien d'original, rien de spectaculaire, rien de tragique,

rien de captivant sur le fond, mais ici, la forme fait foi de tout. Car Jean d'Ormesson l'académicien écrit effectivement pour écrire, on n'a aucun mal à le croire : par amour des mots, qu'il aligne avec une adresse et une minutie semblables à celles d'un enfant qui s'affaire à constituer un front parfait avec ses soldats de plomb, et aussi par amour des concepts, les concepts comme tels, isolés, spontanés, découus, voire désincarnés, mais qu'on aime appeler dans la conversation parce qu'ils ont la faculté de déclencher un vagabondage de l'esprit qui peut devenir à la fois distraction et aventure.

Un fête en larmes, c'est au fond le cadeau que s'est fait un vieil homme qui avait envie de se

confier. On s'y plongera d'abord pour le plaisir des Lettres avec un grand L, plaisir qu'un coq-à-l'âne déroutant ne saurait vraiment gâcher.

François Lavallée

Henning Mankell
AVANT LE GEL
Trad. du suédois
par Anna Gibson
Seuil, Paris, 2005,
440 p. ; 31,95 \$

Les premières pages du dernier roman de Henning Mankell donnent froid dans le dos : au fin fond de la Guyana, à l'automne 1978, ce qui a toute l'apparence d'un suicide collectif se révèle en fait un carnage perpétré par le

fiction

chef de la secte du Temple du Peuple, Jim Warren Jones. Aux prises avec un désarroi insoutenable, le seul survivant tentera, au fil des années, de redonner un sens à sa vie, afin de combler le grand vide laissé par le massacre de toute sa communauté.

Puis, à la fin de l'été 2001, voici qu'un nouvel épisode commence : le célèbre enquêteur Kurt Wallander, un peu las mais toujours actif, aura dans quelques semaines une nouvelle collègue bien particulière, sa fille Linda. De retour à Ystad après de longues années d'absence, un peu désœuvrée et impatiente de revêtir l'uniforme, Linda tente de renouer avec deux amies d'enfance : Zeba, que tout le monde appelle le Zèbre, et Anna, étudiante en médecine, qui lui causera de vives inquiétudes au cours des jours suivants.

Au même moment, Kurt Wallander et son équipe enquêtent sur une mort macabre. Le père, toujours anxieux lors d'enquêtes difficiles, et la fille, désireuse de travailler et de déménager, tentent de cohabiter encore quelques semaines, le temps que l'appartement de Linda se libère. Aussi soupe au lait l'un que l'autre, le père et la fille auront maille à partir à plusieurs reprises, surtout au moment de la disparition d'Anna alors que Linda, inquiète, entreprend sa propre enquête. Au fil des événements, la tension monte et atteint son paroxysme lorsque l'on découvre qu'une secte projette meurtres et destruction de cathédrales...

Avec tout le doigté qu'on lui connaît, Henning Mankell fait preuve dans son dernier roman d'autant de talent pour décrire l'enquête que pour dépeindre la complexité des rapports père-fille. Les fidèles de Mankell

retrouveront dans *Avant le gel* l'atmosphère particulière qu'il excelle à créer : dans un milieu où règnent menaces, tension, confusion et urgence, la part d'humanité des personnages l'emporte toujours sur l'horreur, pourtant bien présente dans chacun de ses romans.

Sylvie Trottier

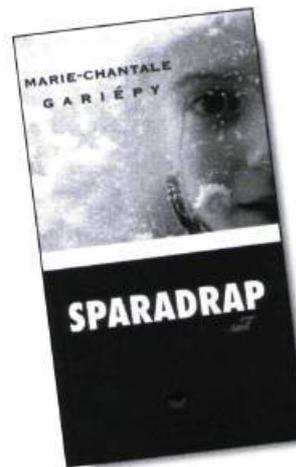
Goliarda Sapienza
L'ART DE LA JOIE

Trad. de l'italien
par Nathalie Castagné
Viviane Hamy, Paris, 2005,
640 p. ; 44,95 \$

Avec une belle unanimité, la presse littéraire française a salué avec enthousiasme la parution de *L'art de la joie*, de Goliarda Sapienza. Lecture faite, on en vient à se demander s'il n'en est pas de certains romans comme de certains grands vins ou de certains fromages fins, leurs qualités ne survivant pas à leur traversée de l'Atlantique. Examinons ce phénomène de plus près.

S'étendant sur une période d'une soixantaine d'années, *L'art de la joie* raconte la vie d'une Sicilienne née avec le XX^e siècle. Échappant à la grande misère grâce à des manœuvres qui n'excluent pas le meurtre et l'opportunisme, son héroïne, Modesta, se retrouvera à la tête de la puissante famille Brandiforti avant l'âge de 20 ans. De cette position, elle veillera désormais sur le destin de cette vieille famille de la noblesse sicilienne, qui s'enrichira de nouveaux membres au gré des nombreuses amours ancillaires qui émaillent le récit.

Mêlant à son rôle de matriarche celui de grande séductrice d'hommes aussi bien que de



de l'esprit que lui apportera l'âge, Modesta affichera un goût jamais démenti pour le plaisir des sens et la provocation.

Mélange de meurtrière impénitente, de féministe radicale et de libertine sans complexe, le personnage de Modesta détonnerait dans n'importe quelle société, celle-ci fût-elle la plus cynique. Transposée dans la Sicile séculaire et catholique du début du XX^e siècle, disons qu'elle paraît hautement improbable. Écrit dans les années 1970, *L'art de la joie* propose une héroïne fabriquée à partir des idées empruntées au militantisme de cette époque, lancée dans une intrigue lourdement manipulée qui, au surplus, laisse en suspens une foule d'équivoques.

Le titre de ce roman baroque, ambitieux, verbeux et d'une sensualité omniprésente se veut une injonction au bonheur, un appel à faire un avec le monde, avec la vie et avec ses sens. Malheureusement le lecteur reste bien en deçà de l'effet suggéré. *L'art de la joie* nous est plutôt apparu comme l'œuvre d'une intellectuelle brillante, pas forcément comme celle d'une créatrice inspirée.

Yvon Poulin

Jean-François Somain
LA VIE, SENS UNIQUE
Vermillon, Ottawa, 2005,
285 p. ; 22 \$

Auteur de plus d'une quarantaine d'ouvrages, Jean-François Somain mérite notre admiration. D'abord parce qu'il publie un livre bon an, mal an, depuis 1966 et, ensuite, parce que, malgré les prix remportés, il demeure relativement peu connu du grand public. Persévérance, acharnement ou passion débordante et incontrôlable pour l'écrit ? Jean-François Somain publiait récemment *La vie, sens unique*, aux éditions du Vermillon.

La vie, sens unique, c'est avant tout un roman sur l'écriture. Un roman de forme plutôt classique dont la narration, en boucles, relate les nombreuses réflexions d'un écrivain qui a gagné sa vie au service de l'État. Ce dernier raconte l'histoire d'amour de Francis, un de ses collègues, et de la belle, jeune, prude et très *contractuelle* Marie-Lou. Il s'inspire pour cela du journal personnel de Francis et présente le récit à travers une multitude de digressions entrecoupées de ses propres impressions sur l'histoire qu'il écrit, sur celles qu'il voudrait écrire – et qu'il écrira peut-être –, sur la vie, sur sa vie et sur la vie d'écrivain, sur le processus de création, etc., le tout balançant joyeusement entre fiction et réalité romanesque. Le résultat est un collage d'instantanés, plutôt anodins, qui forment un tout équilibré, largement agrémentés d'ingrédients biographiques de la vie de Jean-François Somain, mais sans nous perdre et surtout sans tomber dans le mythe désincarné de *l'écrivain* trop souvent mis en scène dans les romans du genre. L'intérêt de *La vie, sens unique* – malgré son titre – réside plus dans ses digressions que dans la narration de la fable. Le titre demeure d'ailleurs un mystère dont l'insolubilité persiste.

Sylvain Marois

Marie-Chantale Gariépy
SPARADRAP
Marchand de feuilles,
Montréal, 2005,
143 p. ; 17,95 \$

Il y a des thèmes en littérature qui sont difficiles à aborder sans risquer de sombrer dans le déjà-vu. À cet égard, le roman de Marie-Chantale Gariépy, *Sparadrap*, est bâti sur le plus périlleux de ces thèmes : le suicide.

Loin d'éviter le piège, l'auteur y plonge tête première : l'histoire de Fugue Malrot, jeune orpheline, est celle de tous les pauvres enfants de toutes les œuvres exagérément dramatiques. Cette femme dans la vingtaine relate les vaines tentatives de suicide qu'elle multiplie depuis l'âge d'un an et demi. Elle est rapidement transférée dans un asile où un psychiatre tentera de lui insuffler le désir de vivre. Entêtée, elle servira à ce dernier des réponses plus clichées les unes que les autres sur son droit de mourir quand elle le décide. Aucun lecteur ne saurait être attendri par le récit tant l'excès de dramatisation et de sensiblerie irrite.

L'écriture de Marie-Chantale Gariépy démontre un talent certain, mais est inégale. De longs passages métaphoriques et poétiques surgissent parfois au milieu d'un style plutôt terre à terre, souvent maladroit. Des répétitions inutiles, des cascades de subordonnées, des changements trop rapides et incohérents de narrateurs : le roman aurait visiblement eu besoin d'une révision méthodique et approfondie.

Sparadrap explore d'intéressantes avenues, dont l'impossibilité de se suicider dans une société pour laquelle sauver les gens est plus important que le choix personnel de mourir, ou l'importance du toucher, de la caresse pour chaque être humain. Cependant, l'auteur ne frôle que la surface de ces thèmes et saute sur plusieurs autres moins dignes d'intérêt.

L'éditeur de ce roman aurait mieux fait de proposer à Marie-Chantale Gariépy une démarche sérieuse de réécriture avant de publier son tout premier roman. Espérons que la prochaine œuvre sera digne de son talent, qui, malgré tout, perce dans certaines pages de *Sparadrap*.

Joanie Boutin

HENRI BELLOTTO

LA
 PORTE DU
 SILENCE

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

L'idéaliste et solitaire journaliste du *New Herald Post* de Los Angeles, John Cattuso, est menacé par des promoteurs mafieux dont il a fait avorter un projet grandiose.

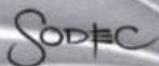
Dès lors contraint à l'exil pour sa sécurité, il est envoyé à Rome pour couvrir le grand Jubilé du Millénaire.

Accompagné de Nancy Shepard, jeune et jolie stagiaire du quotidien californien, le reporter s'intéresse à l'étrange maladie et à la disparition inexplicable de l'ingénieur Sorsi, inventeur du système sophistiqué de surveillance du Vatican.

Le mince fil d'Ariane laissé par Sorsi guidera intuitivement Cattuso vers la porte du silence, gardienne d'un terrible secret vieux de plusieurs siècles et dont l'éventuelle révélation pourrait bien ébranler les colonnes du temple...

UN PREMIER ROMAN IMPOSANT.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Canada  SODEC   Patrimoine canadien

fiction

Emmanuel Aquin
PROMÉTHÉE
 Leméac, Montréal, 2005,
 131 p. ; 16,95 \$

Prométhée. Ce seul nom, apparemment issu de la nuit des temps, évoque des images saisissantes : voleur du feu et rival des dieux de l'Olympe, Prométhée, enchaîné au Caucase, souffre le martyr pour avoir secouru l'humanité, l'aigle de Zeus lui déchirant le foie sans répit. Emmanuel Aquin s'est inspiré de ce mythe pour écrire un roman qui met en scène un avatar plutôt singulier du Titan grec. L'œuvre raconte l'histoire d'un homme ayant traversé les intempéries du XX^e siècle – et principalement les deux grandes guerres – en semant la destruction sur son passage. Errant sans but, lancé dans une quête dérisoire, ce héros souffre d'une division entre ce qu'il appelle ses deux parties. « La gauche hurlait à la religion, elle clamait la démocratie, la liberté et le rêve. La droite s'en tenait plutôt à un discours pragmatique, anticlérical et franchement fasciste. » Après avoir échappé à quelques reprises à la morsure du feu, cet homme acquiert la faculté de voir le monde sous son vrai jour, coloré et paisible.

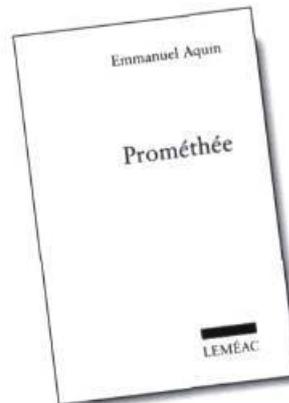
Roman d'introspection, le *Prométhée* d'Emmanuel Aquin réussit avec brio à créer un univers menaçant, autant par les images crues qu'il évoque que par un style personnel recourant à un humour subtil. L'auteur aime visiblement lui aussi jouer avec le feu et il le prouve en maniant de façon cavalière mais habile des idées quelque peu audacieuses : un sacré très institutionnalisé se voit notamment mis en cause par des élans

d'exultation qui exigent du lecteur qu'il s'approprie le propos pour comprendre qu'ici, Prométhée s'inquiète de sa foi plutôt que de son foie. Belle pièce de bravoure, donc, agrémentée de nombreuses ellipses qui confèrent au récit un rythme rapide. Certes, les références mythiques pullulent : Œdipe, Icare, Frankenstein, le Phénix, entre autres, se côtoient. Cette pléthore de figures donne un peu le tournis au départ ; « Icare ou Prométhée ? Lucifer ou Jésus ? » peut se demander le lecteur à la suite du narrateur. Manque d'unité ? Au contraire, tout ce beau monde participe à un tableau complexe mais riche d'implications, créant une intrigue que le lecteur démêlera en usant de réflexion. « Je pourrais vous raconter pourquoi je suis ici. Mais plutôt, je vais vous raconter pourquoi je ne suis pas ailleurs... » indique d'entrée de jeu le personnage-narrateur. Cette assertion lance le récit dans des voies insoupçonnées que le lecteur gagnera à explorer.

Jean-Pierre Thomas

Pierre Yergeau
LA CITÉ DES VENTS
 L'instant même, Québec,
 2005, 141 p. ; 17,95 \$

Chez Pierre Yergeau, et c'est encore vrai dans *La cité des vents*, le récit sert la musique de la phrase en décrivant des instants fulgurants qui rendent sensible un monde désorganisé, mais désiré. Écriture dense et elliptique, où les événements illuminent une conscience en éveil, la prose de Yergeau s'enrichit de la répétition. Tout se passe comme si le récit exprimait une réalité qui est constamment projetée en avant (ou en



arrière) et qui, dès lors, rend l'univers opaque. Ses personnages, aux franges de mondes en construction, participent au foisonnement des mythes et des images en leur donnant chair.

Dans *La cité des vents*, nouvelle partie de la suite romanesque dite de l'Abitibi, c'est Chicago qui apparaît comme le lieu frontalier propice à toutes les utopies. Georges Hanse quitte son Abitibi fantasmagorique pour confronter le monde ambivalent de la ville aux mille possibilités. Lieu étranger et fécond, Chicago est un espace illisible, qu'il s'agit d'investir et de décrypter.

La première section du roman, « La frontière », narre le passage de l'Abitibi à Chicago ; Georges traverse un univers pour en rêver un autre. Les deux autres parties, nommées respectivement « Ogacihc » et « El evèr », dépeignent l'insertion de Georges au cœur de cette ville protéiforme. En inscrivant les deux

termes à l'envers, Yergeau en indique le côté sombre, et si l'Abitibi est le recto de l'existence de Georges, Chicago en sera le verso, l'opposé. La ville résiste et le rêve, toujours présent et véhicule d'une insatiable énergie à dépenser, s'étirole et se renouvelle, sans constituer un lieu de rédemption. Mais la quête du rêve, elle, parvient à fonder une mémoire et une utopie. Récit du Nouveau Monde américain cristallisé dans le trajet de Georges, ce roman donne une voix singulière aux chercheurs inlassables du rêve continental, sans fausse naïveté et avec un sens du tragique admirable. Il s'agit peut-être du meilleur roman de Pierre Yergeau depuis *L'écrivain public* ; complet et puissant, il rappelle les dédales urbains d'*Alejandra* d'Ernesto Sabato : un récit mélancolique qui accapare toutes les angoisses d'un lieu pour les transformer en imaginaire.

Michel Nareau

Paul Auster
BROOKLYN FOLLIES
 Trad. de l'américain
 par Christine Le Bœuf
 Actes Sud, Arles/Leméac,
 Montréal, 364 p. ; 32,95 \$

New York, solitude, paternité problématique, hasard, héritage insoupçonné, trafic d'identité, usage de faux : les thèmes chers à Paul Auster reviennent, comme une réconfortante musique, dans son dernier roman *Brooklyn Follies*. La formule du témoignage – celui de marginaux qui s'évertuent à se construire une communauté habitable dans un monde à la dérive – convient parfaitement à ce récit de la découverte de l'autre, laquelle donnera un sens à la retraite de Nathan Glass, narrateur du récit. Lorsqu'il croise son neveu Tom Wood, après des années sans nouvelles, dans une librairie qu'il fréquente, sa routine, dernier

fiction

rempart (avec l'écriture) d'une existence sans attaches réelles, est bousculée. En résultent une renaissance et de nouveaux liens qui permettront à ces deux solitaires de se constituer une communauté d'élection, véritable alternative à une société où sévit la droite religieuse, dépeinte de façon brutale et crue, mais sans tomber dans la caricature.

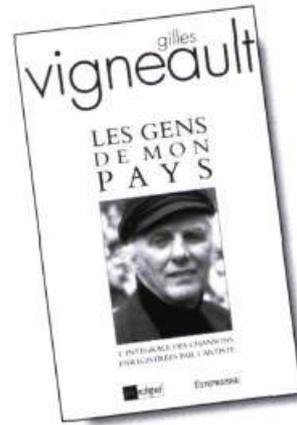
Nathan et Tom font de Brooklyn un lieu d'asile où Lucy, la jeune nièce de Tom, vient se réfugier. Autour de ce noyau s'agglomèrent des personnages excentriques et attachants, dont le libraire Harry Brightman, homosexuel lyrique et receleur de faux artistiques et littéraires. Récit du passage de la solitude familière à une vie communautaire fragile, mais enrichissante, ce roman traduit une urgence de contacts humains authentiques, c'est-à-dire portés par une histoire et un lieu à soi, où il devient possible de convier autrui. Auster, comme à son habitude, se joue des causalités et parvient à ficeler une histoire de rédemption par le don et l'espace, où les protagonistes s'arriment à un univers familier magnifié par la présence inattendue d'être qui les transforment. *Brooklyn Follies* devient donc le théâtre de réconciliations inter-générationnelles, de partage des lieux où la mise en retrait du monde, inspirée par Henry David Thoreau et Edgar Allan Poe, permet à Tom et à Nathan de renouer avec leur propre histoire. En ce sens, ce récit ludique, où les clins d'œil littéraires abondent, repose sur la question de la transmission, à partir de la perspective paternelle de Nathan qui saisit à sa manière l'histoire récente étatsunienne.

Michel Nareau

Maud Tabachnik
J'AI REGARDÉ
LE DIABLE EN FACE
Albin Michel, Paris, 2005,
351 p. ; 29,95 \$

En faisant assumer son dur récit par le personnage d'une journaliste, l'auteur a vu juste : c'est d'un reportage plus que d'un roman ou d'un polar qu'il s'agit. On aura beau sympathiser avec elle ou faire porter quelques illusions à un agent de la CIA, aucune lecture optimiste de ces drames n'est, en effet, envisageable. Tant mieux si quelques malpropres sont dûment châtiés, si quelques vies obtiennent un sursis et si quelques corps nubiles demeurent un instant à l'abri des charognards, mais le système ne donne aucun signe d'essoufflement. Si une cohorte de malfaisants est décimée, de nouvelles phalanges assurent aussitôt l'effroyable relève. Cela, Maud Tabachnik met sa pleine férocité à le démontrer. La corruption accède si aisément aux plus hautes strates du pouvoir et les collusions rattachent avec tant de facilité truands, élus et policiers que les femmes, avant même d'avoir vécu, continueront d'être enlevées, torturées, violées, assassinées par centaines.

Le survol, sans tourner à la thèse, fait la part belle aux dimensions sociales et politiques. Quand une frontière départage pauvres et riches, les nantis ne peuvent pas se laver les mains du marché de dupes qu'ils imposent aux plus dépourvus. Si une demande illicite s'épanouit au Nord, un marché clandestin déploie aussitôt ses tentacules au Sud. Le drogué embourgeoisé porte sur sa conscience une part des tortures et des humiliations infligées aux femmes dans les zones où l'offre s'amplifie. Maud



Tabachnik n'a que faire des sermons, mais elle professe visiblement le meilleur respect pour les personnes qui, malgré tout, en émouvante sincérité, vivent et agissent en journalistes fiables et en policiers sans complaisance. Plusieurs de ses pages mériteraient une place dans les organes d'information.

Laurent Laplante

Gilles Vigneault
LES GENS DE MON PAYS
L'INTÉGRALE DES CHANSONS
ENREGISTRÉES PAR L'ARTISTE
L'Archipel, Paris/Édipresse,
Montréal, 2005,
476 p. ; 29,95 \$

« Le cul su'l' bord du cap Diamant / Les pieds dans l'eau du Saint-Laurent / J'ai jase un p'tit bout d'temps / Avec le grand Jos Monferrand. » C'est ainsi que débute cette magnifique intégrale des textes des chansons écrites par Gilles Vigneault depuis « Jos Monferrand », qui fut d'abord endisquée par Jacques Labrecque en 1959, jusqu'à « Entre vos mains » et « Comptine en mode zen », datant de 2003. Parmi toutes les grandes chansons de Vigneault (« Mon pays », « Ah que l'hiver ! »,

« Tout le monde est malheureux », « Gens du pays »), on apprécie la présence de « La marche du président », mise en musique par Robert Charlebois, et interprétée en duo lors du fameux spectacle de la Superfrancofête, en août 1974.

Le principe directeur a été de retranscrire les textes des 210 chansons que Gilles Vigneault a lui-même écrites et enregistrées depuis son premier disque, en 1962. Ceci permet d'inclure une très belle collaboration avec Claude Léveillée (« Avec nos yeux », que les deux artistes ont endisqué), mais pas toutes leurs si belles chansons composées en 1963 pour Monique Leyrac (« L'Hiver »). De plus, les quelques poèmes que Vigneault récitait sans accompagnement musical sur ses premiers disques (« Quand j'ai chaussé les bottes », « Lorsque mon père », etc.) ne sont pas retranscrits ici. J'aurais sans doute apprécié que les textes colligés soient datés et commentés par l'auteur : avec une présentation sur les circonstances de composition ou l'inspiration à l'origine de tel texte. Mais connaissant les mots fertiles de Gilles Vigneault, cela constituerait probablement la matière d'un autre livre !

La lecture de ces textes magnifiques reste nécessaire, car les mélodies de ces chansons sont si belles qu'elles nous font parfois négliger l'écoute des mots des derniers couplets. Je pense en particulier à des compositions magistrales comme « Fer et titane », « Le nord du nord » et « La Danse à Saint-Dilon ». On peut aussi apprécier les allitérations et le double sens des mots choisis avec intelligence, par exemple dans le refrain de « Mademoiselle Émilie » : « Fut-il amoureux ? / Fut-elle fidèle ? »

Cette intégrale – irremplaçable – des chansons de Gilles Vigneault représente à mes yeux l'un des livres québécois les plus

importants à posséder, à faire connaître, à fréquenter et à redécouvrir.

Yves Laberge

Jonathan Harnois
JE VOUDRAIS
ME DÉPOSER LA TÊTE
Sémaphore, Montréal,
2005, 95 p. ; 16,95 \$

Il ne fait pas bon avoir vingt ans dans l'univers romanesque de Jonathan Harnois. « Nous sommes abominés de ne rien voir de frais, de vert ; [...] les prés sont du bitume lisse, les arbres sont des cheminées, et les êtres... les êtres s'effacent, ne se montrent que pour blasphémer en vain, et lever leur petit poing en l'air... avant que leur corps douloureux ne se replie sur lui-même. » Coïncée dans cet étouffant univers, la jeunesse est comme la foule, elle « retient son souffle, anesthésiée ». Entre les études et le boulot, Ludovic, le narrateur du récit, possède pour seules oasis les rituelles soirées de fête du mercredi : « La lumière est revenue dans mon petit cœur alors que se déploie devant moi une exquise saoulerie ». Pour le jeune homme, nul besoin de chercher un sens à ces rencontres hebdomadaires : l'amitié qui l'unit à Félix, Andelle et Vincent représente et comble tout. Mais un soir, après la baignade dans les eaux froides de l'automne, Félix, le grand colosse, confie son mal-être à son meilleur ami, lui dit que la vie est souffrante et éphémère, que ça ne sert à rien, que le monde et lui « c'est deux morceaux de vitre cassés qui ne se recolleront jamais ». Ludovic n'est pas parfaitement heureux, lui non plus. Mais pour survivre, il s'accroche à l'espoir d'un ailleurs heureux, contrairement à Félix, qui « se voit bloqué de partout ». Les confidences sont lourdes, ce soir-là.

Jedi, lendemain de la fête, le réveil est brutal. Félix est mort.

Poésie

Dans son *Essai sur l'origine des langues*, Jean-Jacques Rousseau se plaignait du fait que la dégradation de la culture était liée aux efforts de « matérialiser toutes les opérations de l'âme, et d'ôter toute moralité aux sentiments humains ». Nous étions au XVIII^e siècle. Au XXI^e, force est de constater que ces propos sont d'une grinçante actualité. Si l'on prend en considération le fait que, comme traducteur, Radovan Ivsic s'occupa des *Confessions* de l'auteur du *Contrat social* – mais aussi de Molière, de Maurice Maeterlinck, d'Eugène Ionesco, d'Aimé Césaire et d'autres –, on aura une idée de la posture politique de cet auteur yougoslave né à Zagreb en 1921, malheureusement peu connu au Québec.

Le recueil *Poèmes* contient une grande partie de ses écrits poétiques présentés chronologiquement, sauf *Remous*, suite de fragments retrouvés d'un ensemble de textes automatiques du début des années 1940. On y trouve de nombreux textes croates qu'il a lui-même traduit en français de même que certains textes composés directement en français et surtout, le magnifique et célèbre « Narcisse », accompagné de l'original en croate. La lecture de ce poème introduit à un univers intérieur kaléidoscopique, tissé d'éclats de vers permettant de

fractionner la voix monolithique du régime oustachi en générant la diversité du chœur antique.

Qu'a de si particulier et de si attachant la poésie de Radovan Ivsic ? À mes yeux et à mes oreilles – car il faut toujours en venir à *réciter* la poésie –, éprises de poésie pongienne, lui aussi héritier entre autres du surréalisme, la puissance du végétal qui, doublée de la respiration chromatique, traverse l'être pour l'ouvrir à l'amour. Un passage de « J'ai rêvé », superbe texte en prose, donnera la mesure : « Les couleurs m'encerclent et me soulèvent. [...] De tous côtés, les fleurs naissantes me fixent, viennent et disparaissent derrière mes paupières, derrière mon obscurité ». Il y là, chez ce géant du surréalisme, un parti pris des choses, attentif aux blocs flottants de la vie, une acuité aux détours du langage perçant la toile des apparences du monde.

Michel Peterson

Radovan Ivsic
POÈMES

Gallimard, Paris, 2004, 251 p. ; 43,50 \$

Suicide. Dès lors, plus rien n'a de sens pour Ludovic, qui tanguent entre la colère et le repli. Heureusement, Andelle reste présente, et c'est en sa compagnie que Ludovic effectuera un pèlerinage vers la ville natale de Félix. Car après tout, aucune fuite n'est utile...

Récit poignant et sensible, *Je voudrais me déposer la tête* aborde le délicat thème du deuil avec beaucoup de doigté. Malgré quelques inégalités, la plume de Jonathan Harnois s'avère généralement juste, à la fois lucide et poétique. Dans son premier roman, le jeune auteur est parvenu à faire pénétrer la douleur au cœur même de l'écriture. Voilà une réussite qu'il faut absolument saluer.

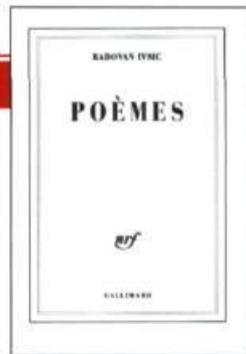
Véronique Pepin

Peter Carey
MA VIE D'IMPOSTEUR
Trad. de l'anglais
par Elisabeth Peellaert
Plon, Paris, 2005,
266 p. ; 39,95 \$

Sarah Wode-Douglas, une éditrice de poésie anglaise, part en Malaisie dans l'espoir de résoudre un drame familial. À Kuala Lumpur, elle fait la connaissance d'un étrange réparateur de bicyclettes, Christopher Chubb, qui se révèle être lui-même un poète et, surtout, l'auteur d'un canular qui a défrayé la chronique australienne des années auparavant. Il a « inventé » un poète, John McCorkle, et écrit son œuvre. Le malheur, c'est que sa poésie

fut saluée par la critique comme celle d'un génie et que la supercherie allait entraîner la mort de son éditeur.

Subjuguée à son tour par la lecture d'un extrait de cette « fausse » œuvre, l'éditrice devra écouter la chronique de Chubb pour avoir le privilège, espère-t-elle, de publier les poèmes de McCorkle. Elle apprendra ainsi, et nous avec elle, qu'un jour, McCorkle s'est présenté en chair et en os chez son créateur et lui a ravi son enfant. Dès lors, Chubb n'aura de cesse de chercher sa fille, pourchassant, pendant des années, son ravisseur de Sydney à Singapour, de Kuala Lumpur jusque dans la jungle malaisienne. Ce sont les péripéties de cette recherche qui composent l'essentiel du roman.



Comme dans ses autres romans, Peter Carey brode autour de son sujet principal de nombreuses intrigues secondaires qui, loin de ralentir le récit, le nourrissent et tiennent le lecteur en haleine. En outre, Peter Carey peint des personnages qui composent une humanité sans pareille, loin des stéréotypes et des personnages conventionnels. Bref, *Ma vie d'imposteur* est une vraie réussite.

Peter Carey a construit son roman sur le jeu des apparences. Par son art, il réussit à élever son intrigue à la hauteur d'une métaphore sur la création artistique. Quel est le rapport du créateur avec sa création ? Quelle est la part de vérité et de mensonge dans une œuvre ? En définitive, à qui appartient l'œuvre d'art ?

On a dit de Peter Carey qu'il était le plus grand écrivain contemporain de langue anglaise. On ne saurait dire si cette consécration est méritée ou pas. Toutefois, on peut affirmer que par l'intelligence de leur construction, la puissance du souffle qui les anime et l'extraordinaire invention dont ils font montre, les romans de Peter Carey s'inscrivent dans la lignée des grands romanciers du XIX^e siècle anglais.

Yvon Poulin

Sergio Kokis

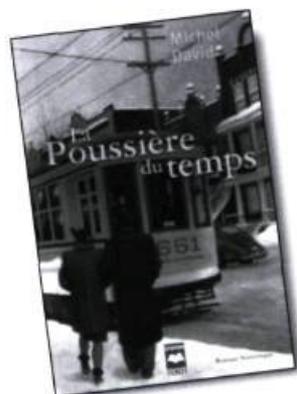
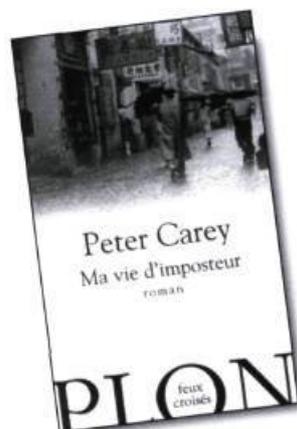
LA GARE

XYZ, Montréal, 2005,
210 p. ; 23 \$

Monde étrange que celui dans lequel nous entraîne ce roman apparenté au conte philosophique. L'espace romanesque sordide nous apparaît hors du temps : dans une steppe désertique, une gare désaffectée, jalousement gardée par un vieux

chef de gare un peu maboul ; un village entièrement coupé de la civilisation, sans électricité ni aucun moyen de communication avec l'extérieur, où vivent en vase clos des habitants plus ou moins tarés. Univers invraisemblable que celui de Vokzal-Village où est arrivé le héros par un curieux hasard et d'où l'on ne peut sortir qu'au risque de sa vie. Seul le vendeur ambulant Gaspard s'y aventure à l'improviste, une fois l'an. Comme dans les contes, l'espace, tant social que physique, est d'abord symbolique et nous convie à une action tout intérieure. En effet, l'action naît des forces contradictoires qui habitent le héros, ambivalent face à ses choix de vie. La gare symbolise ce moment de passage, du choix d'une destination.

Descendu du train, par distraction croit-il, dans ce trou perdu de Vokzal-Village, sans bagages, Adrian se retrouve en situation de rupture avec tout ce qui a fait sa vie jusque-là. Il attend d'abord d'être secouru par sa famille qui, espère-t-il, sera alertée par sa disparition. En vain. Il fréquente la taverne et se mêle aux hommes du village qui se méfient de lui, doutent de son titre d'ingénieur. Peu à peu dépossédé des signes de son identité, vêtu des habits rustiques du fils disparu de la vieille Mila, son hôtesse – qui le perçoit d'ailleurs comme un substitut de son fils Joseph, nom dont elle désigne Adrian –, bref, ayant perdu ses repères, l'homme commence à réfléchir à ce qu'a été sa vie jusque-là : vie matrimoniale et familiale frustrante, et insatisfactions professionnelles. Il en vient à explorer les possibilités d'une nouvelle vie, convenant que l'on est le premier responsable de la direction heureuse ou malheureuse de



sa destinée. Mais encore lui faudrait-il se sortir du pétrin où il s'enlise. Ce n'est que lorsqu'il aura mis fin à son ambivalence que le moyen de fuir Vokzal s'imposera à lui, par le biais du chef de gare Cyrille, figure symbolique qui, en dépit des apparences, aura été un adjuvant certain dans la transformation d'Adrian.

La gare porte l'empreinte de l'écrivain Sergio Kokis, aussi

peintre et psychologue, qui excelle à représenter des personnages troubles ou étreints par l'angoisse.

Pierrette Boivin

Charles Vildrac
LIVRE D'AMOUR
suivi de PREMIERS VERS
Seghers, Paris, 2005,
229 p. ; 30,95 \$

Avant d'être l'auteur de la pièce à succès *Le paquebot Tenacity*, jouée par Copeau au Vieux Colombier en 1920 et portée à l'écran par Julien Duvivier en 1934, Charles Vildrac (1882-1971) est un monument, quelque peu oublié de nos jours, de la poésie française. Il a exercé une très grande influence sur Paul Éluard, qui a dit de lui qu'il a « chanté un chant absolument nouveau, sans rythmes absurdes, sans rimes moutonnières, et pour les hommes de [son] temps ». Le nom de Vildrac reste attaché à une aventure unique dans l'histoire des regroupements littéraires, celle de « l'Abbaye de Créteil ». De 1907 à 1908, Vildrac, en compagnie d'une poignée d'amis écrivains et artistes, dont Georges Duhamel et René Arcos, louent une maison au milieu d'un parc dans l'espoir de permettre à chacun d'exercer son art tout en vivant d'une activité d'imprimeurs. Ils y vivent en « thélémites », sur le modèle de l'abbaye fantaisiste décrite par Rabelais. L'expérience, interrompue à cause de problèmes financiers et de querelles, a tout de même le prestige du mythe dans l'imagination littéraire du XX^e siècle. C'est Vildrac qui avait été l'inspirateur du projet, avec un poème de 1905 (reproduit dans ce volume) : « Je rêve l'Abbaye », une abbaye « sans abbés », mais hospitalière aux artistes, artisans et « buveurs de lune ». L'idée était aussi de pratiquer une écriture et un art simples, directs, optimistes et

accessibles à tous, en réaction contre l'hermétisme du symbolisme finissant, le « babil des littérateurs littératurants ». Il se dégage, des deux sections dont se compose *Livre d'amour* et *Premiers vers*, un lyrisme animé d'un élan vital spontané et d'un désir de se tenir au plus près d'autrui et des diverses manifestations de la vie quotidienne. En alternant les scènes de solitude et les évocations de paysages marins et pastoraux, les images d'amis et de foules en communion et celles d'animaux libres et aériens, Vildrac a développé une poétique de l'entêtement à vivre, de la recherche d'une vie « sans rien de commun avec la mort ». Bien que datant de 1910, *Livre d'amour* suit la composition et l'état des textes d'une édition de 1959, comme quoi la poésie, chez Charles Vildrac, s'est voulue l'affaire de toute une vie.

Patrick Bergeron

Michel David
LA POUSSIÈRE DU TEMPS
Hurtubise HMH, Montréal,
2005, 456 p. ; 27,95 \$

La poussière du temps de Michel David nous plonge dans le Québec des années 1940. Le Québec urbain, essentiellement, quoique les incursions dans la famille Sauvé de Saint-Joachim nous permettent d'apprécier le contraste entre l'est de Montréal et la campagne. Manifestement, les deux familles sont pauvres. Mais les Sauvé de la campagne, au moins, ont de l'espace, une activité économique qui ne repose pas sur l'exploitation de l'homme par l'homme, et surtout, une atmosphère familiale chaleureuse. En ville, on dirait que l'exiguïté des appartements et la pauvreté confinant à la misère entraînent la morosité et la dureté qui caractérisent la famille Dion.

C'est cette dureté que découvrira Jeanne chez son mari après leurs noces. En effet, on le sait, le code social du temps n'autorisait pas les futurs époux à se fréquenter d'une manière qui leur permit de se connaître vraiment. La déconfiture de Jeanne n'est certainement pas un fait isolé à cette époque.

Et c'est justement le tableau d'une époque que souhaite nous brosser l'auteur dans ce premier tome de ce qui est appelé à devenir « une grande saga du Québec du XX^e siècle » (quatrième de couverture). Il y réussit bien, par la description du quotidien dans un milieu où le fait de trouver un appartement décent relève de l'exploit, celui d'acheter un réfrigérateur, du luxe, et celui d'acquiescer une automobile, du rêve. Soulignons que l'auteur évite judicieusement de nous rabâcher les commentaires qui semblent aujourd'hui des morceaux obligés dans le discours sur cette

période, au sujet notamment de la toute-puissance de l'Église et du tabou entourant la sexualité. Il y avait donc d'autres dimensions de la vie dans les années 1940 ! En revanche, on peut s'interroger en le voyant nous mettre constamment sous les yeux les malheurs de Jeanne, aux prises avec la charge des enfants et avec un mari égoïste, sans trop sembler se préoccuper de la vie extrafamiliale du mari en question, qui doit travailler dix heures par jour pour un salaire de crève-faim censé faire vivre cinq enfants. Pas de doute, l'auteur a connu l'époque qu'il décrit, mais il a connu aussi le féminisme qui l'a suivie.

Cela dit, précisons que les effusions d'émotion et les événements spectaculaires sont rares dans cette chronique qui nomme les choses dans un style neutre sans plus, mais il demeure que le roman se lit d'une traite.

François Lavallée

RÉDÉCOUVRIR

FERRON

Exposition produite par
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Manuscrits, livres et textes inédits de l'écrivain
Jacques Ferron
7 février au 14 mai 2006

Entrée gratuite
GRANDE BIBLIOTHÈQUE
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
Collection nationale, niveau 1
(514) 873-1100 www.banq.qc.ca

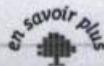
en savoir plus  Bibliothèque et Archives nationales Québec 

PHOTO : KÉRO © 1977, DÉTAIL